

CHAPITRE IV.

THÉORIE DE LA RELIGION GRECQUE. — LES DIEUX. — LES PRÊTRES. — LES POÈTES LÉGISLATEURS.

Origine de toutes choses, la religion est une et diverse comme la nature humaine dont elle exprime les tendances et les passions avec une formidable autorité. L'homme est une force qui a toujours cherché l'appui d'une autre force. Aux prises avec la nature, en face de ses semblables, il a toujours fait intervenir une cause, une puissance pour tout expliquer, pour tout gouverner. Irrésistible penchant, inflexible loi dont il ne peut s'affranchir. Ce n'est pas l'habileté des politiques qui a courbé le front de l'homme devant les images de la Divinité, mais son propre cœur. Naturellement l'homme a craint, aimé, béni, célébré Dieu ; puis il l'a maudit

et nié. Mais ni les angoisses du doute, ni les transports du désespoir ne lui font désertier longtemps la voie qui mène au sanctuaire; il y revient; il ne peut secouer le souvenir, il ne peut dépouiller l'idée de Dieu. Cette idée le poursuit: tantôt elle l'épouvante, tantôt elle l'exalte en le délectant, mais toujours elle le possède.

C'est qu'au fond la nature humaine se trouve parente de la divine : *Cognata Deo*. Spontanément elle s'élève pour la rejoindre : d'ailleurs elle y cherche un refuge. Tous les sentiments conspirent pour former la religion, et c'est cet accord qui fait son empire, sa durée à travers les âges, sous les climats les plus divers.

La nature, cette force multiple, infinie, qui enserme l'homme, a reçu ses premières adorations. La lumière du soleil a réjoui son cœur, et il l'a béni. L'astre mélancolique qui rend les nuits lumineuses a été salué comme une divinité bienfaisante, et toute la voûte céleste s'est peuplée de dieux. Que pouvait être la mer avec ses étendues sans limites et le fracas de ses tempêtes, si ce n'est une puissance mystérieuse qu'il fallait adorer incessamment pour qu'elle ne restât pas implacable? Les fleuves

eurent aussi des hommages. Les habitants des airs et des eaux, les animaux qui foulent le sol de la terre, inspirèrent à l'homme, tantôt l'admiration, tantôt la terreur, et ils en furent révéérés. Ainsi tous les instincts de l'homme concoururent à diviniser la nature, sa reconnaissance comme son effroi, et les premiers calculs de son égoïsme¹ non moins que les premiers élans de son imagination.

L'humanité fournit aussi des dieux. Avec les premiers rapports des hommes entre eux, les inégalités se manifestèrent. Il se révéla des esprits inventifs, des âmes énergiques, des volontés souveraines qui prirent la conduite des sociétés naissan-

¹ « Lorsque nous voulons entreprendre quelque affaire importante, disait à Bosman, au commencement du dernier siècle, un nègre de la côte des Esclaves, nous commençons par chercher un dieu qui la fasse réussir; sortis de la maison avec cette pensée, nous prenons le premier être qui frappe nos regards, nous lui offrons notre sacrifice en lui promettant que, si notre entreprise est couronnée d'un heureux succès, il deviendra notre dieu. » Nous n'affirmons pas que, dans le premier âge du monde, le fétichisme fût déjà si raffiné, mais l'interlocuteur de Bosman nous met sur la trace d'un des sentiments qui ont multiplié les dieux.

tes. Dans les grandes conjonctures, dans les extrêmes périls, la supériorité non-seulement se fait reconnaître et obéir, mais elle excite l'enthousiasme. Les hommes furent émerveillés et reconnaissants des secours et des bienfaits qu'ils recevaient : l'envie ne vint que plus tard. Ils attribuèrent à ceux d'entre eux qu'ils trouvèrent intelligents et forts entre tous une puissance surhumaine, comparable à celle des astres, des éléments, des phénomènes de la nature, et ils les appelèrent aussi des dieux. Il y eut des dynasties de dieux, parce qu'il y eut des races dans lesquelles se transmirent, de générations en générations, le génie, la vigueur et la beauté.

Il vint un moment où l'homme chercha ses dieux dans l'humanité plutôt que dans la nature. Pour représenter la Divinité, il se préféra. L'incarnation prévalut et s'exprima de mille façons. L'homme particularisa la Divinité dans sa propre espèce et dressa d'innombrables autels.

Cependant parmi tous ces dieux il y eut une hiérarchie dont le terme suprême était l'unité, idée nécessaire et toujours vivante, parce qu'elle est une des lois de l'esprit humain, parce qu'elle a été conçue dès que l'homme a commencé de sentir et

de penser. Au milieu de cette inépuisable variété de déités et de cultes, elle est, elle subsiste. Sous la poétique richesse des symboles, elle demeure éternelle et voilée jusqu'au moment où le regard plus assuré de l'homme peut en supporter l'éclat.

L'autorité de la religion a sa cause dans sa conformité avec l'esprit humain. Elle en a l'unité, l'étendue, l'audace et l'ambition. Elle embrasse et dirige tout; elle prend l'homme à sa naissance pour ne le quitter plus; elle l'instruit; elle le console; tour à tour elle le charme et l'épouvante par ses rites et ses dogmes; elle règne sur les sociétés, ou bien elle travaille à en ressaisir l'empire; les sentiments les plus divers la stimulent; elle veut dominer au nom de la vérité, et elle convoite toutes les jouissances de la domination; elle soulève en sens contraires les passions les plus ardentes, l'amour¹ ou la haine du sanctuaire poussés jusqu'au délire; elle est pour les uns la source de toutes les vérités, de tous les biens répandus sur la terre; elle est la cause de tous les maux pour d'autres, qui la re-

¹ « Fanum, fanaticus. Fanatici proprie dicebantur qui di-
« vino furore correpti, qui numine afflati erant. » Voy.
Festus et les notes de Dacier.

présentent montrant aux hommes qu'elle opprime une tête altière et les poursuivant de ses regards affreux :

« Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans ¹,...»

Les siècles se succèdent. La religion persiste, parce qu'elle s'est épurée. Les empires disparaissent, les institutions politiques qui semblaient les plus solides jonchent le sol de leurs ruines ; la religion, non moins vivace que le genre humain, leur survit.

L'unité de la religion grecque est manifeste. L'Inde en posa les fondements et transmet les premières pensées théologiques au génie de l'Égypte, qui à son tour éveilla l'imagination de la Grèce. A vrai dire, rien de primitif ne nous est parvenu. Dans l'Asie Mineure, dans la Thrace, dans le Péloponèse et l'Attique, les dogmes de l'Orient sont reconnaissables, mais altérés par la transmission, mais transformés par l'humeur et les mœurs de ceux qui les reçurent.

¹ C. Lucret. *de Rerum natura*, lib. I.

Les Grecs, comme les peuples de l'Asie, adorèrent d'abord le soleil, la lune, la terre, les astres, et, témoins de leurs perpétuels mouvements, ils les appelèrent dieux, θεοί, parce qu'ils les voyaient courir, θεῖν¹. Plus tard ils donnèrent le même nom aux hommes qu'ils placèrent au-dessus de l'humanité.

La théologie primitive des Grecs n'est si obscure que parce qu'elle est immense. Tout y entra. Dans leur religion ils associèrent confusément l'adoration de la nature et de ses éléments, la terreur que leur inspiraient ses aspects redoutables, les premiers efforts de l'industrie, qui cherchait à dompter les métaux, les premières notions des arts, les principes de la sociabilité, la reconnaissance envers les hommes extraordinaires qui répondaient à leur tour aux acclamations dont ils étaient salués, par de nouveaux témoignages de force et de grandeur. Toutes ces impressions, toutes ces idées, tous ces faits d'origine et de nature si diverses se traduisirent dans un culte plein de complications et de mystères que souvent les anciens eux-mêmes ne comprenaient plus², mais

¹ Plat. *Cratylus*.

² Strabon, entre les mains duquel la description de la

dont les vestiges nous avertissent, et c'est assez pour nous, comment dès les premiers jours la religion a mené les hommes.

Dans les contrées intermédiaires entre l'Orient et la Grèce, dans la Phrygie, dans les îles de Samothrace, de Crète, de Lemnos et de Rhodes, dans la Thrace qui touche au Péloponèse, la civilisation eut comme une sorte de prologue où à travers les différences des mœurs individuelles, se trahissent des analogies fondamentales. L'homme éprouva partout la même curiosité, les mêmes inquiétudes et tenta les mêmes efforts. Il interrogea la nature, les éléments, le ciel, la foudre, les éclairs; il

terre est devenue une savante histoire du genre humain, a su apprécier l'importance de toutes ces traditions mythologiques dans lesquelles les anciens enveloppaient leurs opinions et leurs connaissances sur la nature des choses; mais il avoue en même temps qu'il n'est pas facile d'expliquer exactement toutes ces énigmes. Ἄπαντα μὲν οὖν τὰ αἰνίγματα λύειν ἐπ' ἀκριβῆς οὐ ῥάδιον. Toutefois, ajoute-t-il, en rapprochant à travers tous ces mystères les analogies et les contradictions, on arrive sur la trace de la vérité que ces mystères peuvent figurer. (Strab., lib. X, cap. III.) C'est avec cette judicieuse mesure dont Strabon nous donne ici le précepte et l'exemple qu'il faut toujours étudier l'antiquité.

fouilla le sein de la terre, travailla le fer et le cuivre, forgea l'épée, le casque, inventa la danse et le chant. Ainsi firent les Dactyles et les Corybantes du mont Ida en Phrygie, les Curètes de la Crète, les Telchines de Rhodes, les Cabires de la Samothrace. Ces hommes, véritables instituteurs des peuples, en furent les prêtres; ils en furent les dieux. Déjà dans ces initiateurs il y eut ce mélange de sincérité et d'artifice qui distingue souvent les fondateurs de gouvernements et de lois. Ils servaient les hommes et ils les fascinaient. Le prestige des divinations, le sombre appareil des cérémonies, les accents d'une poésie naïve et forte se mêlant au rythme des danses guerrières, répandaient dans les âmes un enthousiasme contagieux. Alors les interprètes des puissances mystérieuses de la nature se confondaient avec elles dans l'imagination des peuples; la limite qui les séparait des dieux était souvent effacée, car ils les représentaient et les faisaient parler.

Le travail heureux de l'homme et le temps amenèrent un développement nouveau. Le culte ne fut plus si divers, il eut des caractères communs et généraux, et la théologie traversa des révolutions

provoquées surtout par l'influence croissante de l'Égypte sur l'Europe. Quand Hérodote visita Dodone, cet antique sanctuaire de l'Épire, il lui fut raconté que jadis les Pélasges n'invoquaient leurs divinités que d'une manière générale, et qu'ils n'avaient appris que plus tard des Égyptiens les noms des dieux nouveaux¹. Les Pélasges et leurs Cabires résistèrent d'abord à ces innovations, puis ils cédèrent, après avoir consulté l'oracle de Dodone. Parmi les dieux nouveaux dont les généalogies varient suivant les traditions, les principaux étaient Jupiter Ammon, qui devint le Ζεὺς des Grecs ; Osiris, qui se transforma dans Bacchus ; Isis, qui en Europe fut appelée Cérès. L'union d'Osiris et d'Isis fut pour les hommes une source de félicité².

En effet, une vie nouvelle s'ouvrit pour le genre humain. Par le travail l'homme s'appropriâ le sol, et voilà le développement du fait et du droit de propriété³. Les mâles occupations de l'agriculture

¹ Herodot. *Euterp.*, lib. II, cap. LII.

² Diod., lib. I, cap. XIII.

³ Il n'est pas de notre sujet d'insister ici sur la théorie de la propriété : nous avons exposé cette théorie dans la *Philosophie du droit*, t. I, l. II, ch. IV. On peut consul-

rendirent l'homme à la fois laborieux et sédentaire. Cherchant le repos après la fatigue, il ne quitta plus une compagne qui lui donna des fils robustes comme leur père. Le mariage devint stable et la famille légitime. Les notions du juste et de l'injuste s'affermirent, la crainte du châtiement fit cesser la violence, et les fondements de la société civile s'enracinèrent. Aussi les anciens Grecs donnèrent à Cérès le nom de législatrice, parce que la première, disaient-ils, elle institua les lois¹. C'est ce qu'attestent tous les poètes, parmi lesquels il suffira de citer Ovide et la concise élégance de son témoignage :

« Prima Ceres unco glebam dimovit aratro ;
 Prima dedit fruges, alimenta que mitia terris ;
 Prima dedit leges. Cereris sunt omnia munus². »

A cette déification de la terre modifiée par le travail de l'homme, à la puissance de l'agriculture, vint s'associer une idée plus haute encore, ter aussi l'écrit : *De l'enseignement des législations comparées dans nos Études d'histoire et de philosophie*, t. II.

¹ Diod., lib. I, cap. XIV.

² Ovide met ces vers dans la bouche de Calliope célébrant Cérès, *Metam.*, lib. V.

plus générale, l'idée même de la civilisation qui s'incarna dans Bacchus. Principe générateur du monde, Bacchus fut aussi le promoteur de la vie sociale. De l'Orient, il arriva en Europe et y répandit partout ses institutions. Aussi les traditions nous montrent plusieurs Bacchus à des époques diverses¹, et nous parlent des luttes qu'eurent à soutenir les partisans du nouveau dieu dans la Thrace, dans l'Arcadie, dans l'Argolide, dans la Béotie, dans l'Attique. Bacchus ne fut pas, comme on l'a dit, le dernier des dieux égyptiens que les Grecs adoptèrent; plus tard nous rencontrerons Apollon.

Sur les obstacles que dut surmonter le culte de Cérès et de Bacchus, sur les formes primitives de leurs mystères, sur le départ qu'il y aurait à faire entre ce qui appartient à chaque siècle, à chaque évolution dans les croyances, nous sommes condamnés à une ignorance éternelle. Néanmoins quelques témoignages dignes de foi, et de légitimes inductions nous mettent sur la trace

¹ *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, 2^e édition, t. I, p. 199 et suivantes.

de faits essentiels. Le culte, en se transformant, ne perdit rien de son étendue; il embrassa toujours la nature et la société. La théologie s'appuya de plus en plus sur des notions physiques, sur des idées cosmogoniques qui trouvèrent non moins une expression qu'un voile dans des mythes ingénieux.

Une nourriture et des mœurs meilleures furent enseignées à l'homme qui, de l'animalité, s'éleva, par le travail, à l'humanité. La partie morale de la religion s'agrandit. La religion commença sérieusement l'éducation de l'homme; puis elle lui donna des espérances et des terreurs au delà du tombeau. Il faut ajouter à ce fond, des rites et des cérémonies qui, excitant tour à tour l'enthousiasme, l'allégresse, l'effroi, inculquaient aux hommes des habitudes salutaires, attendrissaient leurs cœurs, éveillaient les remords, et mettaient à côté du crime la nécessité de l'expiation pour désarmer la vengeance des dieux.

Nous sommes ici, nous le croyons du moins, dans la juste mesure des choses, et nous ne tombons pas dans les exagérations préméditées des néoplatoniciens; qui ont transporté dans les mystères toute la *sagesse* dont ils étaient eux-mêmes en

possession. Nous ne pensons pas qu'à l'époque qui nous occupe, les mystères aient eu tous les raffinements qu'y ajoutèrent tour à tour l'école de Pythagore, celle de Platon, puis les stoïciens, enfin les éclectiques d'Alexandrie; mais si toutes ces importations philosophiques ne doivent pas être confondues avec le culte primordial, ce culte n'en garde pas moins sa valeur essentielle. Quand le génie de l'humanité se met à dogmatiser, il embrasse tout; sur certains points il peut encore rester enveloppé, confus; mais même au milieu de ces ténèbres il a l'instinct de l'universalité. La nature des choses veut que dès la première époque des mystères, la religion ait compris le *un* et le *tout*, τὸ ἓν, τὸ πᾶν, et qu'elle ait eu une doctrine non pas double, mais profonde, qu'elle ne livrait pas également à tous, mais dont elle mesurait la communication à l'état des âmes et au degré des intelligences.

Un des esprits les plus étendus de l'antiquité a signalé dans deux endroits différents les traits caractéristiques des mystères; les deux passages en livrent la théorie complète. « Quand on sonde les mystères, dit Cicéron dans un traité où

il s'est montré plus sceptique que crédule¹; quand on les ramène à la raison, on se trouve plutôt en face de la nature des choses que de la nature des dieux. » « Quibus explicatis, ad rationemque revocatis, rerum magis natura cognoscitur, quam deorum. » Voici maintenant le côté social et politique : « Athènes n'a rien connu de meilleur que les mystères, par lesquels l'homme a passé d'une vie sauvage et cruelle à des mœurs douces et humaines : à bon droit ces mystères ont été appelés initiations, car ils nous ont initiés à la vie; l'homme leur dut à la fois le bonheur dans le présent, et de meilleures espérances au moment de mourir.... » « Quum multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperisse, atque in vitam hominum attulisse, tum nihil melius illis mysteriis, quibus ex agresti immanique vita ex culti ad humanitatem et mitigati sumus; Initiaque ut appellantur, ita revera principia vitæ cognovimus : neque solum cum lætitia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi². » Nous devons cette preuve de l'universalité des mystères à la pénétration

¹ *De natura Deorum*, lib. I, cap. XLII.

² *De legibus*, lib. II, cap. XIV.

d'un génie excellent et sobre ; dans une époque aussi lointaine nous avons pu reconnaître quelques grandes lignes.

Nous suivons ainsi les principaux procédés de l'esprit humain qui, sous la double invocation de Cérès et de Bacchus, dont au fond les mystères se ressemblaient ¹, a distribué aux hommes suivant la mesure de leurs forces un enseignement religieux, scientifique et moral. Après s'être montré théologien et poète, il a plus tard, par sa fécondité philosophique, alimenté ces mêmes mystères, fondement séculaire du polythéisme. La religion populaire a donc toujours caché des vérités universelles dont le développement a été successif ; elle était comme le voile du sanctuaire qui garda toujours le dogme de l'unité divine, feu éternel et sacré, entretenu tour à tour par les législateurs et par les philosophes. D'ailleurs, même dans le culte

¹ *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, t. II, p. 72, 73. Silvestre de Sacy, qui a savamment annoté l'ouvrage de Sainte-Croix, regarde le mythe de Bacchus comme le complément de celui de Cérès, et pense que les mystères de ces deux divinités ont la même origine, et sont dus aux colonies égyptiennes.

extérieur, Jupiter, maître des hommes et des dieux, Jupiter Olympien fut, plus tard, comme l'ombre lumineuse de cette divine unité.

Ce ne fut pas aux prêtres des divinités primitives que la religion dut ses progrès, mais à des poètes législateurs. Ici l'individualité du génie grec commence à se dessiner. Sous les noms d'Orphée, de Musée, de Linus, sous toutes les traditions qui s'y rattachent depuis l'époque antéhomérique jusqu'aux derniers jours de l'école d'Alexandrie, nous pouvons reconnaître des réformateurs. Il y eut une série d'hommes, non prêtres, mais poètes, qui en dehors des castes sacerdotales civilisèrent leurs semblables en leur enseignant les arts et une meilleure façon d'honorer les dieux. Ils chantaient, ils assujettissaient à la mesure et à la cadence les préceptes transformés de la doctrine égyptienne, car la première langue que parlèrent les législateurs fut celle des vers dont la précision rythmique se grava facilement dans les esprits.

« Fuit hæc sapientia quondam,
 Publica privatis secernere, sacra profanis;
 Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
 Oppida moliri, leges incidere ligno :

Sic honor et nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit ¹. »

Ces poètes sacrés méritèrent vraiment de l'humanité en instituant la règle de l'expiation², d'après laquelle tout meurtrier était soumis à des peines dont la gravité dépendait de la perversité du coupable. Quand il avait subi son châtiment, le meurtrier était admis à l'expiation dont les cérémonies devaient apaiser la colère des dieux. Désormais il était interdit aux parents du mort de chercher à tirer vengeance du crime expié; ils devaient accepter une indemnité et pardonner l'injure. Peut-être ces poètes législateurs enseignèrent-ils aussi le dogme de la métempsycose³: à coup sûr ils travaillèrent à répandre de nobles et utiles

¹ Q. Horatii *De arte poetica*.

² Pausanias, lib. IX, cap. xxx.

³ Platon, dans le *Cratyle*, fait dire à Socrate que les disciples d'Orphée ont donné le nom de *σωμα* au corps de l'homme, pour indiquer que l'âme y subit une peine et s'y trouve comme dans une prison où elle est gardée, *ὡς σώζεται*. Ce n'est pas assez pour affirmer que la doctrine complète de la métempsycose ait fait partie de l'enseignement des poètes législateurs.

croyances, et plus communicatifs que la caste sacerdotale, ils furent plus populaires.

Mais aussi ces réformateurs furent combattus, assaillis, et le mythe d'Orphée nous montre pour la première fois dans l'histoire d'une manière éclatante que la vérité peut coûter la vie. Les lambeaux de l'amant d'Eurydice ensanglantèrent les progrès de la religion; plus tard la mort de Socrate sanctionnera le triomphe de la philosophie. C'est autour du nom d'Orphée¹, qui n'est pas un personnage historique, mais la personnification d'une époque, que le temps a accumulé les fables,

¹ Saint Augustin, qui avait profondément étudié l'antiquité, d'abord en homme d'imagination qui désirait en jouir, puis en chrétien qui voulait la combattre, a relevé cette prédominance du nom d'Orphée parmi ces *poètes théologiens*, comme il les appelle, *in quibus Orpheus maxime omnium nobilitatus est. (De civitate Dei, lib. XVIII, cap. xxiv.)* Aristote qui, suivant le témoignage de Cicéron (*De natura Deorum, lib. I, cap. xxxviii*), niait l'existence d'Orphée, voulait peut-être dire qu'à ses yeux Orphée n'était pas un individu mais un symbole. Sous ce dernier rapport le précepteur d'Alexandre ne pouvait méconnaître l'importance historique d'Orphée, car n'a-t-il pas dit dans sa *Métaphysique* (lib. I, cap. II), que *l'Ami de la philosophie est aussi celui des mythes ?*

les traditions, les doctrines. Il y a eu plusieurs Orphée à des époques et dans des contrées différentes. Un mythe immortalisé par Virgile et par Ovide fait d'Orphée la victime des femmes de la Thrace qui le déchirèrent.

« *Discerptum latos juvenem sparsere per agros.* »

Suivant d'autres traditions Orphée fut frappé de la foudre, pour avoir révélé à des profanes les plus secrets mystères. A Orphée furent attribués des hymnes composés à des époques ultérieures, des idées et des raffinements métaphysiques avec lesquels les derniers représentants de la philosophie grecque prétendirent résister à l'invasion du christianisme. Proclus, comme l'a remarqué Fréret, entreprit de montrer que la doctrine de Platon était précisément la même que celle des orphiques. A tous les moments de la société antique, à l'origine, au milieu, au dénouement, nous trouvons la tradition d'Orphée, de sa fin tragique, de sa science divine, comme pour nous avertir que le sacrifice et la lutte sont les conditions fatales de la vie du genre humain.
